

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'Electeur

POLITIQUE, CARICATURE ET CRITIQUE.

Première année.—No. 9.

A. GUERARD & CIE.

Quebec, 14 Juillet 1863

## ABONNEMENT.

Ville, trois mois..... 45 sous  
Campagne..... 30 sous  
Chaque numéro..... 4 sous

## L'ELECTEUR

Paraît le Samedi de chaque semaine.

Toute correspondance concernant la rédaction doit être adressée franco à

A. GUERARD et Cie, PROPRIETAIRES.  
Rue St. Marguerite, No. 45.

## L'ELECTEUR

Se vend chez M. E. Balzaristi, No. 39 Rue du Pont, St. Roch; M. G. A. Deffle Manufacturier de tabac Faubourg St. Jean; M. Hardy, libraire, Basse-ville; M. Belléive et Laforce, Maison des Bains, Haute-ville; M. Bastien barbier, rue St. Joseph, M. Marier barbier, rue St. Joseph, M. Crémazie, libraire, à la Haute-Ville, M. Wm. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent, Montréal.

Les personnes à qui nous adressons L'ELECTEUR sont priées de le renvoyer s'ils ne s'abonnent pas.

QUEBEC.

SAMEDI, 41 JUILLET, 1863

CONFEDERATION.

III

(Suite.)

Un des points sur lesquels semblent appuyer les défenseurs de la Confédération, c'est qu'avec ce grand changement politique, nous serons assez forts pour lutter avec les Etats-Unis, tandis qu'en conservant le système actuel nous serons définitivement engoulés dans la république américaine: car le grand cheval de bataille des conservateurs, c'est de chercher à épouvanter les esprits en leur montrant les américains prêts à envahir le Canada.

Isolés comme nous le sommes, disent-ils avec un sérieux impertinable, nous n'avons aucune force contre l'ennemi, mais dès que la confédération sera proclamée, dès que toutes les provinces anglaises ne formeront plus qu'un seul et même pays, nos forces seront immédiatement décuplées. Elles auraient même, à leur compte, tellement grandi qu'au lieu de craindre l'invasion américaine pour nous, ce serait,

on pourrait le croire à leurs airs provocateurs, aux Américains à redouter l'invasion canadienne très autrement puissante, bien autrement dangereuse. Un tel espoir dans nos forces à venir n'est-il pas le sublime du ridicule? et ne doit-on pas déplore la mauvaise foi des défenseurs outrés du projet de leurs maîtres, toujours prêts à tout avencer, même les plus grandes impossibilités, dans la confiance que leurs bénévoles lecteurs les croient sur parole.

Comment en effet s'imaginer que l'addition au Canada de quelques milliers d'individus, puisse nous donner une force tellement grande que les Etats-Unis n'osent jamais tenter l'invasion de notre pays, si réellement ils nourrissent un semblable projet? Ignore-t-on que cette alliance en nous donnant quelques milles soldats nous dotera en même temps d'une immense frontière à défendre, défense qui augmentera énormément nos dépenses tout en nous affaiblissant, en cas d'attaque? Ignore-t-on que cette frontière de 210,000 à 500 milles et n'est défendue que par 210,000 âmes, le tiers de la province américaine limitrophe, le Maine?

Et en supposant le Canada envahi, pense-t-on franchement qu'il pourrait nous venir un secours prompt et efficace des provinces du Golfe? Mais hier encore lorsque les Fénéiens tentèrent leur ridicule invasion, croit-on qu'au besoin il nous fût venu de prompts secours de ces provinces? Croit-on que ces secours fussent-ils venus, chose impossible, car les provinces auraient été la proie des Fénéiens, croit-on sincèrement qu'ils eussent été efficaces, suffisants? Certainement non. La Confédération peut-elle donner aux provinces plus de soldats qu'elles en ont aujourd'hui? la population ne restera-t-elle pas toujours la même? et les mêmes hommes ne peuvent-ils pas exister et combattre également, avec ou sans cette alliance?

En outre, en supposant un instant qu'il prenne fantaisie aux Américains de s'emparer des provinces britanniques, il est permis, sans être déloyable, de se demander comment toutes nos forces réunies pourraient résister aux armées formidables et bien disciplinées que peuvent mettre sur pied les Etats-Unis. On peut aussi se demander si ces armées ne rencontreraient pas beaucoup de partisans dans nos provinces. Car au dire même des ministres, de M. Mc Dougall, entre autres, les tendances du H. C. et des provinces du Golfe sont en faveur de l'annexion aux Etats-Unis. Les Canadiens seuls redoutent l'invasion au point de vue de leur nationalité, et ce n'est peut-être pas, sans quelque raison,

quoiqu'avec la confédération le même danger existera pour eux. Alors la lutte serait entre les Américains d'un côté, et les Canadiens renforcés de quelques loyaux Anglais de l'autre, malgré toute la bravoure de nos compatriotes, il faut avouer que la lutte serait par trop inégale.

D'ailleurs disons que le peuple entier de toutes les provinces sera prêt à défendre la Confédération, on doit reconnaître qu'en cas d'attaque, cette attaque se ra faite simultanément sur toutes les provinces, de sorte que chaque province se voyant menacée voudra garder ses propres soldats. Allons plus loin encore, disons, chose impossible, que les Américains n'attaqueront qu'un seul point de notre vaste territoire, comment transporter les troupes sur le champ de bataille? Avec le chemin de fer intercolonial. Il n'y faut pas songer, car en un instant en quelques heures, les Américains auront brisé, détruit complètement ce chemin de fer qui longera leurs frontières et empêcheront ainsi l'envoi de tout secours.

Nous ne parleront pas de l'Angleterre, car que nous soyons considérés ou non, elle nous donnera tous les secours possibles: son devoir, son honneur, ses intérêts, l'y forceront. Il est vrai que sous le rapport militaire, la confédération sera encore d'un immense avantage à l'Angleterre; car en temps de paix, elle sera débarrassée des dépenses énormes que lui occasionne l'entretien d'une force armée sur ce territoire: entretien qui, en nous incombant, grèvera lourdement notre trésor, et en temps de guerre, elle ménagera le sang de ses soldats, tandis que notre armée nationale, en attendant les secours anglais, succombera toute entière, écrasée par le nombre.

IX

Aux yeux de ceux qui voient tout en rose dans l'avenir que nous promet la confédération, le commerce canadien de stagnant qu'il est ici depuis un grand nombre d'années, deviendra florissant au plus haut point et jettera des fortunes immenses dans toutes les mains. Pour nous, nous sommes d'une opinion tout-à-fait opposée. On admettra d'abord que les habitants du golfe ne se proposent pas de venir chercher ce qu'ils trouvent chez eux en abondance. Les articles de commerce qu'ils demanderont à notre province ne seront donc rien autre chose que ce que le climat, le sol, ou le défaut d'un certain degré de perfection dans l'amélioration matérielle de leur industrie leur refuseront; mais s'ils peuvent avoir ces denrées à meilleur marché en les faisant importer direc-

tament de l'Angleterre ou des États-Unis, est-il plausible d'espérer qu'ils préféreraient venir ici parce que nous ne formerons qu'un même peuple. Chez les nations comme chez les individus, l'intérêt immédiat et certain prévaut toujours, et comme tout ce que nous produisons ici dont les provinces du Golfe ont besoin, peut-être obtenu à meilleur marché dans ces deux pays, on ne doit pas hésiter à croire que les marchands des provinces d'en bas iront ailleurs et nous délaisseront. Cela est juste.

Si l'on poussait la bienveillance jusqu'à supposer les objets au même prix sur le marché canadien que sur ceux de l'Angleterre et des États-Unis, le coût du transport, par le chemin de fer intercolonial, décidera toujours contre nous, et plutôt de prendre notre chemin de fer, couvert pendant presque cinq mois de l'hiver d'une neige abondante, et bordé en été de vastes solitudes, d'immenses forêts, on ira aux États-Unis et en Europe par le St. Laurent en été, et Portland en hiver.

D'ailleurs si les avantages commerciaux doivent être si grande, qui nous empêche de les prendre sans la confédération en détruisant, par un traité, les entraves, si y en a, qui gênent le commerce et en établissant le libre échange de nos produits. Cependant pour nous, en supposant que le chemin de fer intercolonial se presse et soit efficace, chose impossible, nous n'en serions pas plus avancés, car le commerce prendrait alors la route du Nouveau-Brunswick, et Halifax deviendrait la ville commerciale par excellence, le grand et véritable entrepôt de la Confédération, comme l'a dit, d'ailleurs, J. A. Mc Donald, dans son discours à Halifax.

(A Continuer)

Nous lisons dans la *Gazette du commerce et de l'Industrie* de M. Duquet : "la maison de MM. Hardy et Marcotte, à la Basse-ville, et celle de MM. Trudel et Garant, sont sans contredit, les deux librairies les plus importantes et les mieux assorties de cette ville. Il y en a bien d'autres à Québec, mais il faut le reconnaître, nous ne voyons que chez Hardy et Marcotte et chez Garant et Trudel, où le public est certain d'y trouver tout ce qu'il pour rait avoir besoin dans cette ligne."

Nous ne laisserons pas passer cette réclame, sans contredire Mr. Duquet. Les excellente librairies que nous possédons ici ont certainement droit à la faveur du public, mais à des titres divers : les unes écoulent presque toutes leurs marchandises à la campagne, où elles sont très accréditées ; les autres, comme celle de M. Brousseau, ne débitent à peu près que ce qu'on appelle "fourniture de bureaux, et des livres de comptabilité ; enfin, il y en



LA SCENE SE PASSE DANS LA RUE DU PONT.

—Deux gamins se tiennent cachés derrière une porte cochère. L'un dit à l'autre : Dis donc, Pitre, voilà le grand connétable F. qui passe ; on va rire ty Pitre. Dis rien, le voilà arrêté ; il a vu le rouleau de billets de banque. Tiens, le voilà qui se penche, vite tire, la ficelle.

—Le grand connétable. —Oh ! mes bolissons ! gare à vous si j'y vais, je vous arrête ; vous vous en souviendrez. Insulté comme ça des citoyens qui passent ! moi qui comptais déjà sur cette somme, et puis c'est que l'on se moque de moi,

—Et il s'éloigne en maugreant.

a qui sont spécialement encouragées par le clergé de la campagne.

Mais s'il y a une librairie, dans Québec, qui réunisse toutes ces conditions, c'est bien celle que M. Matte vient d'ouvrir au No. 20, rue la Fabrique. Ce jeune homme entreprenant a fait lui-même en Europe des achats très considérables en objets d'art, en librairie et papeterie avec un soin extrême. M. Matte semble vouloir continuer, par ses rapports avec la France, l'ancienne maison J. O. Crémazie, et c'est chez lui seul maintenant qu'il est possible, pour un public qui lit et qui pense, de trouver les chefs-d'œuvre de la littérature française (édités par les célèbres maisons Charpentier, Hachette et Lévy.

M. Duquet qui, dit-on, ne s'approvisionne qu'à Montréal, a fait le sacrifice de sa librairie, pour célébrer l'excellence de celles qu'il cite dans son journal. Nous lui en tiendrions compte, si nous ne connaissions pas ses tendances ultra-puffistes. Mais M. Matte, ne lui donne pas d'annonces ; il a préféré s'adresser à des journaux dont le tirage est certain et la circulation étendue, de là la réclame insidieuse que nous critiquons.

Nous conseillons, à M. Duquet de s'interdire ce genre de puff ; c'est très malsain pour un journal qui veut vivre.

Nous avons vu dans quelques journaux de New-York que la Compagnie du théâtre Français a fait "clôture définitive" c'est à dire que les représentations, dans cette ville, cesseront pendant les mois de l'été. Elle est déjà en tournée théâtrale dans le Canada et vient d'arriver à Montréal.

CAMILLE PÉLEKAN.

LA CHAMBRE.

La mort du shérif Sewell a laissé une situation qui est l'objet de bien des conjectures. On ne regarde pas de trop près à l'honneur de la position ; mais on ambitionne beaucoup le salaire de \$ 2400 qui y est attaché. Il est à peu près certain cependant que M. Alley sera l'heureux solliciteur ; mais comme on a besoin de lui en chambre, comme il pourra voter plus sûrement avec cet espoir qu'on fait luire à ces yeux, on le garde et il ne sera nommé qu'après la session. C'est toujours la même politique ministérielle.

Il se trouve en ce moment devant nos chambres un projet de loi qui devrait attirer toute l'attention de la Presse et de nos législateurs. On propose de diminuer les droits de timbre sur les lettres et de les abolir complètement sur les journaux. Inutile de dire que la suppression de cette misérable taxe sur les journaux rencontrerait l'approbation générale. Non seulement la loi actuelle est un grand obstacle au progrès de la Presse en Canada, mais par contre-coup elle tend à entraver l'éducation, elle empêche le peuple de lire, de suivre le mouvement des affaires et la conduite de ses mandataires en chambre, et permet aux hommes sans honneur, ni vergogne de tromper les populations, et les conduire par l'ignorance à leur perte.

Encore une nomination du ministère M. Didace Tassé, destitué en 1863 de ses fonctions de collecteur du revenu, de coronaire, et de greffier de la cour du comté d'Iberville, vient d'être nommé juge de paix. Bon juge que celui qui a perdu sa place pour autre chose que ce qui peut rapporter le prix d'honneur. L'ancien règne de la corruption du favoritisme ne semble-t-il pas revenir ?

Il doit y avoir ces jours-ci un vote direct de non-confiance dans le gouverne-

mient à propos du système financier de M. Galt. Les demandes d'argent de la part du gouvernement dépassent toutes les bornes du sens commun.

Nous n'en donnons que quelques items. Pour la milice \$ 1,500,000. On doit redouter une invasion de Français. Pas possible.

Pour la police secrète \$ 100,000. C'est probablement pour payer les comités pris d'assaut aux élections du N. Brunswick. Il faut aider à la métropole.

Pour continuer les travaux d'Ottawa que l'on croyait terminés, \$500,000.

Pour bâtir une résidence au futur vice-roi à Ottawa, \$75,000.

Nous voulons bien oublier les vols immenses qui se sont commis pendant la construction des bâtisses d'Ottawa, les sommes fabuleuses qu'ont été gaspillées, mais il serait du dernier ridicule de laisser passer inaperçue la demande à la chambre de semblables déclarations, surtout à la veille de livrer ces bâtisses au gouvernement de la Confédération; de même il est de la plus honteuse impudence de venir prier le Canada de bien vouloir entreprendre à ses frais la construction d'une bâtisse pour le chef de la Confédération. C'est trop vouloir soulager les provinces du Golfe. Espérons que les membres de la ville et du district de Québec feront noblement leur devoir et repousseront, en votant en masse pour la motion de McGivern, cette criminelle tentative de renouveler l'ancien gaspillage.

OU L'ON SE MARIE LE MEUX.

J'ai l'honneur de connaître une jeune veuve qui a à peine dépassé l'époque heureuse où pour la seconde fois dans la vie on se sert d'un zéro pour numérotier son âge....

Elle a grande envie de se remarier, ce qui n'a rien d'étonnant: c'est si triste, à vingt ans, de marcher seule dans le monde....

La charmante dame m'a fait hier dans un coin du salon, un signe :

—J'ai à vous consulter, me dit-elle, sur la forme d'un chapeau, sur le choix d'une étoffe.

—Mieux que cela.

—Qu'est-ce donc ?

—Sur le pays où l'on se marie le mieux,

Je regardai avec étonnement mon interlocutrice....

Grande, fine, élancée, brave comme un garçon, douce comme un agneau, elle avançait dans ses yeux splendides deux signes interrogatoires dont on ne voyait que les points étincelants.

Elle était accoulee sur le piano.

Et de sa main de poupée, feuilletait, sans s'en rendre compte, les ballades de Schubert, comme si elle eut voulu en faire sortir violemment toutes les mélodies à la fois.

—Il me semble, reprit-elle, qu'une femme doit se marier dans le pays où il lui est fait le plus d'avantages. Avec les chemins de fer, il n'y a plus de distance, on n'a donc que l'embarras du choix.

C'est juste..... L'hymen est à la portée de tout le monde, selon toutes les latitudes, et puisque vous voulez bien me le demander, je vais vous dérouler une carte d'échantillons comme s'il s'agissait de moire antique ou de taffetas.

—Voulez-vous vous marier en Bohême —Chez le roi des sept châteaux? fit-elle en riant.

—Vous avez les joteurs de cortemuse et le ménétrier; et dans votre voiture de noce, traînée par deux bœufs, on entassera tout votre ménage.

—Non, dit-elle; ce n'est pas une noce, cela... c'est un démenagement.

—Voulez-vous faire votre noce en Finlande? Là chaque fille à marier porte à sa ceinture un fourreau de poignard. Celui des valeureux dont le poignard n'est pas rejeté, est accepté pour fiancé.

—Ce n'est pas une affaire de sentiment, c'est une affaire de coutellerie. Cela ne me va pas, me dit ma consultante.... tout ce qui est tranchant coupe l'amitié!.....

Préférez-vous le mariage dans le Groenland? on y achete une fille à marier; ses parents, sans consulter ses sympathies. La jeune fille s'enfuit dans les montagnes et coupe ses cheveux de désespoir. On la reprend, les vieilles femmes la ramènent et elle est gardée captive.

—Me couper les cheveux? fit mon interlocutrice qui a les plus belles boucles du monde.... je n'ai pas de goût pour le suicidé.

—Allons ailleurs, repris-je; voulez-vous vous marier à la Lapone? En Laponie, quand le futur est agréé, les Lapons idolâtres s'assemblent dans une cabane, le plus âgé des assistants prend un morceau de fer qu'il frappe contre une pierre à feu. Dès que la première étincelle brille, le mariage est conclu.

—Ils finiront, dit ma curieuse par faire des mariages à l'allumette chimique allemande; j'aime le feu, mais je ne l'adore pas.

—Qu'à cela ne tienne, nous avons encore du monde à voir. Dans quelques cantons russes, vous aurez une noce pittoresque. Le lit nuptial est dressé sur quarante gerbes de blé ou de seigle, pour que les champs des époux soient fertiles; au repas des nocés, un rideau de taffetas cranioisi les sépare. On jette du houblon sur les assistants, et quand le prêtre de l'Eglise grecque a prononcé ces mots symboliques: *l'homme ne désunira pas ce que Dieu a joint*, les femmes de la noce, pour éprouver si le psaume dit vrai, tirent la mariée par sa robe pour l'arracher au mari, tandis qu'elle se cramponne à lui pour rendre leurs efforts inutiles....

—Quel le folie! dit ma compagne, avec une semblable coutume, les robes de dentelle doivent être en lambeaux,

Voulez-vous vous marier en Turquie? On vous tendra pour la noce les cheveux, les pieds et les mains en rouge... Préférez-vous le mariage arabe, où, celui qui demande une fille en mariage ne l'a jamais vue et se décide par oui-dire. Ou bien les mœurs des-Birmans, qui estiment les femmes et les chevaux sur le même tarif!...

—Plus souvent! fit la jeune femme; ce n'est pas dans ces pays-là que fleurit la galanterie.

Changeons de contrée.... Dans l'Inde les Bohémiens ont une façon de se marier économique dont la simplicité vous plaira peut-être. Les deux fiancés se couronnent mutuellement le visage de terre d'ocre... et l'union est cimentée.....

—Oh! la vilaine manière.

—Et bien! faisons votre noce dans l'île de Ceytau. Au repas joyeux, les mariés se lient leurs pouces ensemble, et mangent dans la même assiette.

—Je ne veux pas s'écria la jolie veuve qu'on me mette les menottes comme à un criminel.

Peut-être aimeriez-vous vous marier à la japonaise, devant un autel où le dieu du mariage est représenté avec une tête de chien, les bras ouverts, et un fil de laiton dans les mains? Pendant que les cérémonies s'achèvent, les parents et les amis sont occupés à faire un grand feu, dans lequel ils jettent et font consumer tous les jouets qui ont servi à la mariée pendant son enfance. Plusieurs placent devant elle un rouet, une quenouille pour l'avenir qu'aux amusements de la jeunesse, doivent succéder des occupations plus importantes.

—Quelle profanation! s'écria mon auditeur-féminin, anéantir les gais souvenirs de l'enfance... j'ai plus de respect et de sympathies pour mes anciennes poupées!

Les insulaires de Sumatra ne pouvaient autrefois se marier qu'après avoir déposé aux pieds de leur maîtresse le crâne d'un ennemi. Ils ont aujourd'hui deux sortes de mariage: le mariage par *jojoo*, qui consiste à payer le prix de la fille qu'ils épousent? le mariage par *ambel-ana* par lequel le beau-père reçoit chez lui son gendre qui devient en quelque sorte son esclave; la cérémonie du mariage se borne à joindre les mains des deux mariés, et à les déclarer unis. C'est un des prêtres et le chef du village qui font la cérémonie.

—Choisissez-vous un de ces moyens?

—Non, dit la belle interpellée, je ne veux pas que mon mari soit un esclave, et je n'ai aucun désir d'avoir une tête de mort pour petit banc.

—Vous devenez difficile, répondis-je, je continuai.

En Tartarie, la fiancée ne doit pas ouvrir la bouche durant les fêtes, et toute la famille pleure autour d'elle et cherche à l'arracher aux jeunes filles qui conduisent la noce. La mariée reçoit des horions terribles dans la lutte... plus elle a de coups plus elle semble regrettée de ses parents.

—Ce n'est pas une noce, c'est un pugilat. Passons, passons encore.

Allons en Abyssinie.

Quand les deux époux sont d'accord et recueillis, ils se placent devant la porte de leur propre maison; ou bien se présentent à celle de l'Eglise; on les fait asseoir dehors.

Trois prêtres tournent autour d'eux en chantant *Alleluia*, et coupent à chacun une boucle de cheveux, qu'ils trempent dans du vin, dans lequel ils ont fait fondre du sucre. Tout en récitant des prières, ils placent la boucle de cheveux de l'époux sur la tête de l'épousée, à la place où celle de l'épouse a été coupée; ils mettent en même temps de la même manière et à la même place, la boucle de cheveux de l'épouse sur la tête de l'époux; ils accompagnent cette cérémonie d'aspersions d'eau bénite, et le mariage est terminé.

—Voyons, exclama la dame, si nous ne trouvons pas mieux plus loin..... ces cheveux mouillés ne me montent pas la tête.

Chez les Cafres, on achète une fille pour dix bœufs prix fixe. Au Congo on a le droit de revendre la femme qu'on a épousée.

Dans le royaume de Fula, en Afrique, quand les deux familles sont d'accord, les deux pères et le jeune homme se rendent chez un prêtre des fétiches... et la fille en question est mariée sans le savoir.

—Décidément, fit ma compagne, ce sans gêne ne saurait me convenir.

Il y a encore les mariages qui se font en se cognant le nez, comme chez les Ilotes; ou en tournant trente-cinq fois par minute dans le même rond, comme chez les Osages... Et il y a aussi les anthropophages qui exposent leurs femmes à être mangées, rôties et cuites à point, par leurs ennemis; et les épouses du Malabar forcées de se brûler plutôt que de rester veuves... Voilà, Madame, un répertoire de moyens complet; demandez, faites vous servir...

Ma belle consultante passa ses doigts d'ivoire dans l'ébène de ses cheveux.

—Tout cela n'est pas le Pérou! soupirait-elle.

—Au Pérou, lui dis-je, vous auriez un avantage, c'est que chaque invité à votre noce, vous apporterait un meuble en présent. Par exemple, comme veuve, vous n'auriez pas le *soulier de l'ainé*, vous n'auriez droit qu'au *soulier de roseau*.

Eh bien! fit-elle, je préfère encore cette cour respectueuse et assidue qui précède la demande, ces bans publiés à l'avance comme une garantie contre tout acte précipité; ce mariage à l'église, au milieu des magnificences du culte, ce bal joyeux où la société tout entière fait fête aux nouveaux unis; je préfère ces usages au marteau du forgeron de Greina Green et même à la cruche cassée des gitano espagnols.

### Le Chronicle sur le Pont.

Je viens de lire dans le *Chronicle* d'hier des remarques contre les personnes qui vont s'asseoir sur les balustrades du Pont, Dorchester pont prend le frai et fumer leur pipe en même temps, qui m'ont fort surpris.

Comme je suis du nombre de ceux qui vont se promener sur ce pont, et que j'ai eu occasion d'observer la conduite des per-

sonnes auxquelles on fait allusion dans le *Chronicle*, j'ose vous demander une petite place dans une des colonnes de votre journal pour répondre à ces malicieuses remarques qui ne sont très certainement pas méritées.

Depuis que l'on a cessé de faire payer les piétons sur ce pont, je vais m'y promener sinon tous les soirs du moins quatre ou cinq fois par semaine, et je puis dire aujourd'hui que tous ceux qui ont pour habitude d'y aller pour se rafraîchir tout en fumant leur pipe, n'insultent personne.

Ceux que je rencontre là le plus souvent, sont les MM. G.... et B.... et leurs amis et ils ne sont pas d'un caractère à insulter les passants.

Si la personne qui a écrit dans le *Chronicle* contre ceux qui vont s'asseoir sur les balustrades du pont en question, a été obligée de quitter le trottoir pour prendre le chemin des chevaux, afin de continuer sa marche, c'est plutôt parce qu'elle aurait vu sur ce trottoir, à une bien petite distance peut-être, un créancier qui fumait sa pipe assis, que pour aucune autre raison.

Cela me rappelle la remarque ci-dessous que me fit un ami un jour en passant sur la rue St. Jean.

Ecoutez; Abraham, me dit-il, vois-tu le magasin d'un tel tailleur là bas?

Oui, lui dis-je.

Eh! bien, ce tailleur me doit, mon cher, pour tout un habillement; et si je passe devant chez lui, il va penser que c'est pour lui rappeler qu'il me doit, et je ne veux point cela; passons par une autre rue.

Il y a encore des farceurs dans ce pauvre monde, et des personnes qui voient des embarras où il y a des créanciers seulement qui fument leur pipe.

UN ABONNÉ.

MM. les Editeurs,

Les articles si pleins de sympathie que vous avez publiés dans votre journal, petit par le format, mais grand par les questions qu'il soulève, ont ému la classe des commis-marchands, et les encouragent dans leur organisation pour faire fermer les magasins de bonne heure.

Les marchands de nouveautés à la Haute-Ville, dont le commerce est si considérable, ont pris l'initiative: leurs commis ferment maintenant leurs magasins à 8 heures.

J'espère que nos confrères ne manqueraient pas de remercier publiquement leurs patrons de leur bienveillance à leur égard, et qu'en même temps, ils n'oublieraient pas la part que vous avez prise dans une question qui les intéresse si vivement.

Plusieurs Commis

### Variétés.

Allons glaner dans l'étalage d'un épicier de la rue du Pont; mais ne touchons pas aux avelines, au sucre ni aux autres denrées coloniales. Ne prenons que ce qui fait rire; par exemple, ce qu'on lit sur une pancarte, aux lettres fortement colorées: BISCUITS ORDINAIRES ET DE GOÛT. Il y a douc des biscuits qui n'ont pas de goût? Ce sont les biscuits ordinaires, parbleu!

Cela nous rappelle ce qu'un journaliste

avait trouvé sur un écriteau d'un des boulevards de Paris:

VIN BLANC SEC DE MAÇON.

Que diable ça peut-il être, du vin de maçon? se demandait l'écrivain. Ça serait-il malsain pour les charpentiers?

Le poème intitulé "*La Grand Tronciade*" vient de paraître. On a pu voir, ces jours-ci, l'auteur M. Arthur Casgrain, les bras chargés des exemplaires de son œuvre, aller frapper à la porte de ses souscripteurs et en recevoir le prix, trente sous. Groperrin a fait le colportage de ces produits littéraires; et M. Casgrain marche sur ses brisées. Il est vrai qu'ils sont un peu frères en poésie; car il y a dans le poème de M. Casgrain le même débraillé et les mêmes trivialités; Que dis-je, il dépasse Groperrin ce poète des carrefours. Il y a un mots banni de tous les dictionnaires et qu'on trouve à la page 56 imprimé en toutes lettres: Oh! Boileau! c'est pour le coup que l'argot dans les vers de M. Casgrain, brave Phonnéteté;

AVENTURE DRAMATIQUE.—Depuis une quinzaine de jours environ, un négociant de New-York, M. Christopher Melly, était à la Nouvelle-Orléans pour les affaires de son commerce. Il était descendu à l'hôtel, et tous les soirs, en rentrant chez lui, il entendait dans la chambre voisine de la sienne, habitée par un jeune homme et une jeune femme, Français tous deux, de violentes discussions. Un soir, ces discussions prirent une tournure grave; la jeune femme pleurait, suppliait; puis le jeune homme lui dit:

—Madame, vous avez manqué à la foi jurée: vous allez mourir!

Pitié! Godefroi! implora la jeune femme.

—Pas de pitié! répondit Godefroi: je vous permets d'adresser à Dieu une dernière prière.

A ce moment, M. Melly, qui comprend le français, et qui était aux écoutes, entendit armer un pistolet.

Hors de lui, et voulant éviter un crime, il sortit précipitamment et frappa à la porte voisine.

Ne recevant pas de réponse, il imprima une violente secousse à la porte qui céda.

M. Melly s'élança à la gorge de celui qu'il avait entendu appeler Godefroi. Le jeune homme, étonné de cette agression, protesta et demanda des explications. On s'expliqua. Godefroi et la femme infidèle n'étaient autres que deux acteurs bien connus à New-York, et dont l'un a été pendant deux ans le favori de notre public, répétant un drame de M. d'Ennery.

LE GLANEUR.

### AVIS.

On exécute à l'établissement de l'*Electeur* toute espèce d'impressions de ville; cartes d'affaires, en-têtes de comptes, lettres funéraires, affiches, programmes, circulaires, etc.

Les commandes seront remplies sous le plus court délai, avec art et tout le soin possible.

A. GUÉRARD & C<sup>ie</sup>.